

# Prix Jacques Chessex 2017

Paulin Aloys Jaccoud

Elève de 1<sup>re</sup> année de l'Ecole de Maturité,  
option spécifique philosophie et psychologie

## Au jardin botanique

Je m'étais battu avec mon petit frère. C'était affreux. Il s'était isolé, enfermé dans sa chambre, dans son lit. Et moi, j'étais dans le couloir, seul, je pensais à toute vitesse, j'avais honte, je m'affolais.

Ce n'était pas un combat très violent. Mais c'était un combat. Je crois que je lui avais fait mal. Alors je ne savais plus quoi faire. Lorsque j'essayais d'ouvrir la porte de sa chambre, il la bloquait aussitôt. Il ne voulait pas me voir. Je sentais que ce n'était pas comme d'habitude. C'était plus grave, plus sérieux.

Alors mon père, qui était dans son bureau, s'est énervé à son tour. Il était agité, tendu, il avait probablement trop travaillé. Il nous a forcés à sortir, à aller au parc, les deux, pour prendre l'air et se changer les idées. Mon frère, qui n'avait plus le choix et qui obéissait encore aux ordres du père, est sorti en un éclair de sa chambre. Il portait un pull noir à capuche qui recouvrait sa tête. J'ai à peine vu son visage.

Avant de partir à mon tour, j'ai saisi mon appareil photographique. Au cas où.

Nous avons marché dans la rue, il faisait chaud, des parents poussaient leurs poussettes, des jeunes garçons jouaient au football, des jeunes filles riaient. Tout était vert.

J'étais silencieux, mon petit frère aussi. Il marchait plus vite que moi, ce que je trouvais d'abord ridicule. Mais, à mesure que nous progressions dans la rue inondée de chaleur, je ne voyais qu'une sorte d'ombre de colère devant moi. Mon frère avait disparu, et moi, je n'avais plus aucune importance pour lui.

Nous sommes arrivés près du parc et nous avons pénétré dans le jardin botanique. J'étais particulièrement sensible aux plantes qui y vivaient. Tout était foisonnant, fertile.

Mon frère semblait pressé, il tenait à aller près de l'étang. Il voulait « voir les têtards ». C'est quelque chose que l'on aime encore faire à cet âge, 12 ans, « voir les têtards ».

Alors nous avons poursuivi notre chemin, nous nous sommes laissés aller dans les méandres du grand jardin fleuri et mon frère ne me parlait pas. Il n'avait jamais été si silencieux. J'avais peur. J'avais peur que tout empire, j'avais peur qu'il ne me parle plus jamais, j'avais peur que ce ne soit notre ultime instant ensemble. J'avais peur qu'on ne se voie plus jamais après cette dernière balade.

Je portais parfois mon appareil à mon œil et je le visais, mais il se tournait, m'évitait, ne souhaitait pas être pris en photo. J'espérais que ce geste aurait pu lui donner de la valeur, que j'aurais pu me faire pardonner.

Mais non. Il était toujours et encore amer.

Nous arrivions près de l'étang. Alors mon frère s'est précipité près de l'eau. Il observait le fond du bassin blanc. L'eau était étonnamment claire et pure. Il s'est fait la remarque à lui-même, sans doute. Mon frère remarque ce genre de choses. Il est observateur.

Soudain, il retrousse la manche de son pull et la plonge dans l'eau fraîche.

Je sors spontanément mon appareil photo et saisis l'instant. Sa main claire dans l'eau claire. Son visage pur luisait dans l'eau pure. Sa bouche humide près des plantes carnivores. La scène me bouleversait et, par chance, je pouvais la capturer.

Et lui se laissait faire. Il se montrait. Il s'ouvrait. Il s'abandonnait.

Rapidement, plus rien ne comptait autour. Je me plongeais dans l'instant, dans le moment, dans la douceur et la fébrilité de mon petit frère au sein de l'étang, comme une sorte d'ange. Voilà. Un ange. Il était angélique, je le contemplais. Il baignait avec candeur et délicatesse ses petits bras ronds et lisses dans la fraîche onde de cet étang artificiel. Cela me prenait par surprise. Jamais je n'aurais imaginé une pareille situation.

Et moi, complètement figé, j'observais la magie à travers le viseur de mon appareil.

Plus rien au monde ne comptait, plus rien au monde n'avait d'importance, plus rien autour de moi ne m'atteignait. Je vouais subitement un amour démesuré à mon jeune frère et ses cheveux raides, ses yeux cernés, ses doigts fins, ses ongles rongés. Je volais cet instant, je l'imprimais, je le gravais sur le film. Je m'en imprégnais.

Nous étions soudain si protégés, si apaisés, si chauds. Nous vivions pour cette seconde dans une bulle fragile et harmonieuse. C'était une sorte de parenthèse, d'instant unique, qui disparaîtrait tout de suite après. Et lui était comme une créature lumineuse, gracieuse, docile, qui lassait l'appareil photographique agir. Et après, nous nous en irions, nous rentrerions chez nous, tout serait oublié, tout se serait probablement effacé.

Mais cette seconde durait une éternité, et j'apercevais toujours mon jeune frère, lumineux dans l'obscurité dans le viseur de mon appareil. Il était toujours là, léger, sur la rive du petit étang brillant.

Il est si difficile de s'occuper de son petit frère. Si difficile. J'essaie pourtant de faire de mon mieux. Je ne suis pas grand chose sans lui et chaque instant j'insiste pour exprimer mon amour à son égard, ma tendresse. Et là, enfin, je n'avais plus peur ; peur de le perdre à tout moment, peur de l'abandonner, peur de ne pas l'aimer assez, peur de l'oublier, peur qu'il lui arrive quelque chose un jour en rentrant de l'école, peur qu'il ne disparaisse, peur qu'il ne se sente jaloux, peur de l'humilier, peur de lui faire du mal, peur de ne pas l'accepter, peur qu'il ne soit pas heureux, peur qu'il s'inquiète. Ces peurs et ces peurs qui m'habitent si profondément et qu'il est dur d'oublier, affreusement dur d'ignorer.

Et là, j'étais apaisé, pour un moment éphémère. Je l'avais à portée de main, devant moi, comme dans une fable, dans un enchantement. Je ne pensais plus. Je regardais, je m'oubliais, je me sentais libéré.

Tout s'était évaporé dans cette dilatation du temps, dans cette seconde infinie.

D'une élégance royale, au bord des reflets aquatiques, il demeurait ici. Je ne l'intimidais pas. Il s'oubliait lui aussi. Il prenait la pose, il se figeait, s'arrêtait juste pour un moment, un instant, comme moi. Juste un temps de contemplation, un temps de douceur, d'amour et d'admiration.

Et puis la photographie a été prise. C'était fini.

Il s'est relevé et m'a regardé timidement. Il a souri brièvement et est reparti par un proche et petit chemin. J'ai rangé mon appareil photographique et l'ai suivi.

Et secrètement, je priais pour que le conflit s'apaise. Pour que le combat que nous avons engagé disparaisse. Pour que la paix revienne, au moins pour un petit moment.

Car, un jour, certainement, je ne serai plus là, plus là pour le regarder, plus là pour lui.